

aucun penchant pour « la délectation morose » et le « masochisme » de ce jeune écrivain. Nous n'avons nulle envie de nous consoler de la perte de Dieu par « le mysticisme de la beauté de l'homme (sic) et de l'individu ». Nous ne croyons pas au miracle. Nous repoussons avec force l'idée du suicide. A plus forte raison, nous méprisons la résignation. Nous voulons vivre, créer de la vie, bâtir dans l'ordre, connaître la force du travail discipliné, retrouver une santé collective. « Utopies », dira-t-on. D'accord, utopies dans une société capitaliste, où l'accumulation de la richesse constitue, en dehors de toute règle morale, le seul but de l'existence, et mène tout droit au néant. Donc, en premier lieu, aidons la classe opprimée à démolir cette hiérarchie monstrueuse.

L'art, ne cesserons-nous de répéter ici, est avant tout un phénomène social. Chaque époque possède l'art qu'elle mérite. La nôtre est hantée par la décadence et pourtant les hommes de talent ne manquent pas. Mais sondons la profondeur, la solidité, la portée humaine des productions artistiques laborieusement issues de la sainte victoire. A part les quelques chants de révolte et de souffrance venus des tranchées, il n'y a rien, dans l'art bourgeois, en dehors du conventionnel ou du cynisme, absolument rien en littérature (en littérature pas même des grammairiens, ces derniers défenseurs de la langue !) à part M. André Thérive, allègre croque-mort de la langue française (c f « le français, langue morte »).

Et nous nous apprêtons, tout simplement, à entrer dans cette ère de haut moyen-âge qui hantait tellement Raymond Lefebvre. Après tout, nous préférons brûler et détruire avec haine, plutôt que de nous résigner à la stérilité et à la mort, dans le déshonneur.

MARCEL FOURRIER.

Les derniers Peaux-Rouges.

Aux Etats-Unis, on vient de découvrir un nouveau « problème peau-rouge ». Car il y a, paraît-il, un problème peau-rouge, qui, il est vrai, se mesure à l'importance que peut avoir un îlot de quelques milliers d'individus dans une population de cent dix millions.

Trois causes ont contribué à mettre en question la survie des Peaux-Rouges : l'ouverture du Sud-Ouest américain au tourisme, la montée de fièvre nationaliste qui a suivi la guerre, et la constatation que les terres laissées aux Indiens n'étaient décidément pas partout, comme on le supposait, les plus mauvaises terres du pays.

Celles des Sioux sont riches en bois et en minerais. Les Pueblos occupent 10 millions d'hectares du meilleur terrain d'élevage et de culture du Nouveau-Mexique. On a découvert du pétrole sur la réserve des Navajos.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Voler ses terres à un Peau-Rouge, c'est un principe vieux comme l'Amérique. Aussi, la fameuse proposition de loi Bursum, présentée l'année dernière, s'attachait-elle à enlever aux Pueblos leurs riches pâturages et leurs champs en contestant leurs titres qui datent du temps de la domination espagnole ou mexicaine.

Mais les Pueblos, s'ils avaient peu de chance d'obtenir justice devant les cours locales, possédaient cet avantage d'être connus des archéologues, des artistes et des touristes. La proposition de loi Bursum n'a jamais été votée.

Un de leurs champions les plus ardents fut dans toute cette affaire Witter Bynner, poète et critique. Dans le *Freeman* du 26 décembre, Witter Bynner entreprend la défense des Pueblos, car la proposition de loi Bursum a été remplacée par une autre, du sénateur Lenroot, qui remet tout en question. M. Bynner s'efforce de rechercher une solution qui ne pèsera pas trop lourdement, ni sur l'Indien Rouge ni sur les « innocents descendants » de ceux qui volèrent la terre aux Rouges, il y a quelques générations.



Dans un récent numéro du *Freeman*, Elizabeth Shepley Sergeant, auteur d'ouvrages sur l'Art peau-rouge du Sud-Ouest, nous révèle le jeune maître Awa-Tsireh, potier et peintre. Fidèle à son peuple, portant le poncho et les tresses nattées, il peint « seulement quand le cœur lui en dit, et jamais il ne peindrait pendant la saison des semences et de la moisson ». Mieux que personne il a su rendre le cérémonial des rites pueblos, « la lumière, la couleur, la liberté sauvage des rythmes, et les figures décoratives des danses... »

C'est à Miss Sergeant qu'on doit encore dans le numéro de Noël du *Survey*, l'étonnant tableau d'une messe de minuit célébrée dans la chapelle des anciennes missions franciscaines. La messe finie, des jeunes gens, peints en noir et portant des cornes et des peaux de bête sur leurs têtes et leurs épaules, pénétrèrent dans l'église pour y danser la danse des buffles, la vieille danse de chasse d'hiver. Les jeunes filles et les femmes, leurs cheveux noirs sous les plumes et les fleurs, dansèrent à leur tour la fertilité de l'année nouvelle.

Ce que les fanatiques franciscains espagnols avaient laissé subsister des vieilles coutumes indiennes, voici que les partisans modernes de « l'américanisation » veulent le faire disparaître. Comme le dit Oswald Villard, rédacteur en chef de la *Nation*, dans un récent article, « la malédiction de l'américanisation vient peser sur les Indiens aussi bien que sur les immigrants. On veut en tous points les rendre pareils à nous dans la peur qu'on a de l'avenir. On veut les écorcher de leurs coutumes, de leur culture, de leurs croyances et de leur art. »

Le Peau-Rouge est pauvre, malade, exploité ? C'est parce qu'il n'est pas « comme nous ». Transformez-le. Americanisez-le. Assimilez-le. Abolissez ses mœurs indigènes, ses habitudes et son art aussi — tant pis — nous en serons quittes pour quelques ponchos et quelques poteries de moins ! La propriété terrienne des blancs y gagnera, et cela fera trouver de la main-d'œuvre indigène !

C'est ainsi que l'impérialisme américain, au nom d'une hypocrite morale puritaine, vise à la prolétarianisation complète et définitive du Peau-Rouge par la dissociation de ses liens de tribu et de son communisme primitif.

F. TREAT.